

Dialogue entre Robert et Tchang

Étienne Souriau (1892-1979), *L'avenir de la philosophie*, Gallimard, coll. Idées, n^o 469, 318 p.

Sylvie Chaput

Number 8, Winter 1983

Franz Kafka : cent ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1672ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, S. (1983). Dialogue entre Robert et Tchang / Étienne Souriau (1892-1979), *L'avenir de la philosophie*, Gallimard, coll. Idées, n^o 469, 318 p. *Nuit blanche*, (8), 36–36.



DIALOGUE ENTRE ROBERT ET TCHANG

Quelle que soit la question posée, si Robert dit oui et Tchang non, si tous deux le savent, s'en étonnent et s'en préoccupent, cela fait deux philosophes. Si Robert dit oui, ignorant que Tchang dit non et ne s'en préoccupant pas, cela fait zéro philosophe.» (p. 121). Peu importe que Robert et Tchang soient des étoiles de première grandeur ou des penseurs mineurs, qu'ils réfléchissent sur une institution politique ou une calculatrice de poche, ou même qu'ils soient par ailleurs romanciers ou cinéastes. Ce qui compte, c'est qu'ils soient animés de cette énergie philosophique à laquelle Étienne Souriau attribue quatre sources: la souffrance que cause une rupture dramatique dans la représentation du monde, l'espoir de surmonter cette souffrance en trouvant une idée qui jette un pont au-dessus de cette rupture, l'audace d'avancer du neuf ou de l'inédit et le courage de reconstruire en conséquence l'ensemble de la représentation.

«La philosophie, dit en effet Souriau, est l'art de donner à l'ensemble de la représentation un ordre tel, qu'on soit avec ce qu'elle représente dans une relation d'égalité et d'équilibre.» (p. 19) La philosophie n'est pas une science. Elle peut — et doit — tenir compte de l'avancement des connaissances scientifiques, mais elle «se fait programme et devoir d'accueillir toute expérience» (p. 103), même celles qui ne sont pas répétables ou dont l'examen ne conduit pas à l'établissement de lois. Il n'y a pas à proprement parler de progrès philosophique, sauf celui que peut faire tel penseur vers la réalisation de son projet. Pas plus qu'en art, l'homme de Spinoza ne détruit celui d'Aristote: ils prennent place les uns à côté des autres, nourrissent

nos réflexions et nous présentent une facette de l'«humain intégral».

Si Robert et Tchang discutaient, leurs échanges ne seraient féconds qu'aux conditions suivantes. L'argument philosophique n'a pas la valeur d'une démonstration, sinon pour celui qui l'avance. Ce qu'il permet, c'est de réviser la thèse pour l'améliorer, pour voir si elle est harmonieuse, de se rapprocher du moment de l'option philosophique. Mais au moment de décider si l'on maintient son «oui» ou son «non», il faut être sûr d'avoir pris en considération la thèse adverse. Banalité? Souriau range ceux qui «doctorisent» et «fanatisent» parmi les ennemis de la philosophie. Selon lui, s'il faut connaître l'histoire des idées pour savoir distinguer les véritables nouveautés des fausses, même les idées reprises peuvent avoir une valeur, et il importe au plus haut point d'accueillir la nouveauté.

Mais le but de la démarche demeure toujours de créer un équilibre entre le monde représenté et soi. D'ailleurs, cet équilibre pourrait bien exister dès le départ comme potentialité: «ici une immense interrogation se pose au philosophe; et c'est notre problème majeur: quand je regarde ce paysage, de moi et du paysage, lequel est question, lequel est réponse? J'ai cru d'abord que je questionnais le paysage et qu'il me répondait. Mais quel droit ai-je de dire: j'interroge le paysage et il me répond? N'est-il pas aussi légitime de dire: le paysage m'interroge et je lui réponds?» (p. 206) Face à face absurde? «Il est absurde de dire que le réel est absurde: tout ce qu'on peut dire, c'est que son défi n'est pas encore relevé. Il n'y a pas d'absurde en soi; toute absurdité est défi. L'absurde, c'est une donnée mettant au défi tout esprit, serait-ce Dieu lui-

même, de mettre en acte une forme propre à l'intuitionner. D'où appel à l'inventivité.» (p. 283)

Le paysage change toujours, et comme le laissait présager son titre, Souriau aborde en dernier lieu — et avec prudence, comme il le souligne — la question de l'avenir de la philosophie, posant surtout qu'elle s'achemine vers un *cogitamus* (un «nous pensons», qui fait pendant au «je pense» de Descartes). Un «nous pensons» qui consisterait d'ailleurs aussi à «penser un nous».

La philosophie ne doit pas simplement suivre comme une remorque ce que d'autres appellent l'éclatement des cultures, mais le penser pour nous aider à le modeler et à le vivre: «la philosophie, dans son effort pour tout comprendre en se plaçant au point de vue de l'homme intégral, n'a pas de meilleure ressource que d'utiliser la diversité et la somme de ses expériences culturelles.» (p. 290) «Utiliser» devant s'entendre ici à partir de ce que Souriau a posé précédemment: il n'y a ni pensée ni culture supérieure, le projet est ici de comprendre l'autre dans ses termes à lui et de comprendre aussi comment il nous voit. «All in all we're just a brick in the wall»? Pour Souriau, comme pour Pink Floyd, ce serait la souffrance. «C'est une faute grave contre la déontologie philosophique de considérer le Nous comme ce qui reste de la pensée, le Je ôté. Le Je figure dans le Nous, comme la pierre angulaire dans la muraille (...)» (p. 291).

Étienne Souriau (1892-1979), *L'avenir de la philosophie*, Gallimard, coll. Idées, n° 469, 318 p.

(Le vocabulaire de Souriau est souvent très complexe, mais l'intérêt de la lecture permet finalement de surmonter cet inconvénient.)